**Zeitschrift:** Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

**Herausgeber:** Alliance de Sociétés Féminines Suisses

**Band:** 68 (1980)

**Heft:** [12]

**Artikel:** Les contemplatives : des femmes entre elles

**Autor:** Chaponnière, C.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-276223

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Les contemplatives

## Des femmes entre elles

**Catherine Baker a parcouru soixante-dix monastères en France avant d'écrire son livre paru l'année dernière aux éditions Stock : *Les contemplatives, des femmes entre elles.* C'est bien plus une quête qu'une enquête que ce « voyage » vers celles dont on sait finalement tellement peu de choses une fois sorti des clichés — pour la plupart dépassés — qu'ont véhiculés certains (bons) livres et beaucoup de (mauvais) films. Nous donnons ici un aperçu de ce livre pour ouvrir dans ce dossier sur la religion une petite fenêtre vers le monde silencieux et clos des moniales — les plus marginales d'entre les marginaux.**

### L'appel

Pourquoi devient-on religieuse ? Peu d'entre elles répondent à *cette* question-là, car les raisons – au sens rationnel du mot – sont rarement à l'origine de leur vocation. Quelques-unes seulement parviennent à expliquer *pourquoi*... étant enfant de riches, celle-ci a eu honte de cette richesse au point de désirer la plus grande pauvreté ; celle-là, sur le point de se marier, réalise qu'avec « un homme toute sa vie, elle ne tiendra pas », ayant besoin de se « sentir disponible à tous ».

Mais les autres ne peuvent que *raconter :* « C'est comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre. J'étais partie en vacances avec des copains et des copines (...) en Turquie. Je n'étais pas très croyante. Et puis quand je suis rentrée, je ne sais pas comment ça s'est passé. Ma mère m'a demandé : « C'était bien ? » en me débarassant de mon sac à dos, et je m'entends encore lui répondre : « J'entre au Carmel ». J'étais abasourdie, plus peut-être encore que ma mère. »

Combien ont été ainsi abasourdies ? Une autre qui avait terminé sa maîtrise de philo sur Jérôme Bosch, venait d'être engagée comme professeur d'esthétique à l'Opéra : « J'étais ravie. A ce moment-là, je me suis fait subitement terrasser par Dieu. C'était tellement inattendu... J'ai décidé très vite de tout plaquer. » Et ce docteur en psychologie qui est tombée amoureuse d'un Juif et compte partir avec lui dans un kibboutz. Voulant connaître un peu la culture juive, elle lit la Bible : « Pour moi ce fut le coup de foudre. (...) Je suis entrée à la Trappe. Mon fiancé ne s'est jamais marié, on s'aime toujours très fort. »

Pas toutes ne cèdent aussi vite que cette Visitandine qui, à 77 ans, raconte son arrivée au monastère, disant à la révérende mère : « Tout ce que vous faites ici, ça me dégoûte. Mais je n'y peux rien, Dieu me veut ici. » Beaucoup d'autres ont lutté, ont « fait la sourde oreille », et un jour ont « cédé », disent-elles : après six mois, deux ans ou cinq.

Certaines des religieuses expliquant leur vocation (quoique très peu d'entre elles utilisent ce terme) ont mis en avant la coïncidence entre leur volonté et celle de Dieu : ce sont celles qui ont délibérément choisi la vie monastique parmi d'autres voies possibles comme celle qui pourrait les *combler* le plus. Mais même ces choix « en toute quiétude » ne sont pas des choix « sans peine », ainsi que l'exprime cette Dominicaine de 39 ans : « Le désir profond ne se confond pas avec l'envie. » Toutes ressentent cette différence, au moment de l'appel... et tous les jours qui suivent, sans doute, jusqu'à leur mort.

### La vie monastique

Les temps changent, dit-on. Et même dans les monastères où les rythmes de vie et de changement sont pourtant *tellement* différents. A part dans quelques bastions de la tradition qui subsistent ici ou là, la plupart des monastères ont abandonné des pratiques qui nous terrifiaient quand nous lisions *La religieuse* ou *Au risque de se perdre.* Beaucoup de religieuses les ont toutefois connues puisque ça ne fait jamais que quinze ans que la règle s'est assouplie.

Il n'y a plus guère que les Cisterciennes qui se lèvent encore à 3 h. 30 du matin... pour ne prendre leur petit déjeuner qu'à 7 h. 40. Dans beaucoup d'autres monastères, le lever est fixé à 5 h. 45, et le fameux « lever de nuit » pour réciter les matines (dans une chapelle trop souvent glaciale) est presque partout tombé en désuétude. L'horaire de la journée est réglé de quart d'heure en quart d'heure ; cette monotonie est pour beaucoup de sœurs « la plus rude épreuve »... mais c'est avec ce « dur désir de durer que commence l'amour véritable ».

Rares sont aussi les endroits qui fondent encore le salut sur la souffrance physique. Les mortifications ont été très généralement abandonnées. Les coulpes — ces accusations publiques de ses propres fautes — ont presque partout disparu, et sont parfois remplacées par un temps de discussion « où chacune est libre d'exprimer ce qui ne va pas dans la communauté ». Quant aux anciennes pratiques pénitencielles, une Visitandine nous rassure : « Dieu ne peut pas me demander cela aujourd'hui. Chacune perçoit l'oubli de soi à travers sa culture », ce que confirme une Dominicaine : « ...à chacune Dieu demande *le plus,* et qui sait si dans ce couvent-même, il n'y a pas de sœur qui aurait préféré avaler en trois ou quatre secondes des vomissements[1] plutôt que de renoncer à l'homme qu'elle aimait pour entrer ici. »

La clôture, enfin, est en train de passer elle aussi au rang des objets de musées, quand bien même le droit canonique en vigueur l'ordonne toujours puisque « il appartient à la femme, en vérité, d'écouter la parole plutôt que de la porter aux extrémités du monde ».[2] De plus en plus de monastères profitent d'un déménagement ou d'une réfection de leurs bâtiments pour supprimer grilles, pointes et muret.

DOSSIER

## Les vœux

Ceux-là, en tout cas, sont toujours les mêmes : pauvreté, chasteté et obéissance. Mais en lisant les trois chapitres que Catherine Baker leur consacre, on s'aperçoit qu'ils ne sont pas tout à fait ce que l'on croit... et pas non plus ce que croyaient certaines religieuses quand elles sont rentrées : « Lorsque j'étais jeune, je considérais que les vœux étaient les moyens qui me permettraient d'accéder à la perfection. (...) Petit à petit, j'ai compris (...) qu'ils étaient au contraire la reconnaissance très humble de notre absolue imperfection. »

### L'obéissance

Tous ensemble ou pris séparément, les vœux ne sont, semble-t-il, plus compris de la même manière qu'il y a encore quinze ans. L'obéissance par exemple n'est plus guère expliquée en référence exclusive à la mère-supérieure-mandataire-du-Pape, lui-même du Christ, Lui-même de Dieu... ce qui justifiait il y a encore quelques années que l'on demande aux religieuses une obéissance « sans limites » à Dieu par pouvoirs interposés. Aujourd'hui, la plupart des religieuses expliquent le vœu d'obéissance comme un droit de regard des autres sur sa vie : en renonçant à dominer les autres, on accepte de se laisser diriger et former. En outre, on attache aujourd'hui beaucoup plus d'importance aux particularités des personnes. Une Clarisse raconte qu'elle est restée vingt-cinq ans à la lingerie alors qu'elle avait dit tout de suite qu'elle détestait — et ne savait pas — coudre. On lui avait répondu alors que cela lui vaudrait une grâce particulière de Dieu. « Aujourd'hui, ajoute-t-elle, on ne dirait plus ça à une jeune. On respecte davantage les goûts et les personnes. »

### La chasteté

La chasteté a elle aussi changé de registre : les raisons en sont toujours les mêmes (renoncer à fermer les bras sur quelqu'un... pour qu'ils demeurent ouverts à tous) mais la différence est qu'on en parle. Un seul moyen : sublimer la sexualité. Les livres de spiritualité que peuvent lire les religieuses parlent beaucoup du corps depuis une vingtaine d'années... car, comme dit l'auteur, « parler du corps c'est toujours lui voler ses modes d'expression propres ». Alors que dans le silence, tous les fantasmes sont possibles : peut-être s'en est-on rendu compte parmi les supérieurs.

Aussi les religieuses parlent-elles librement, à ce qu'il paraît, de sexualité, peut-être aussi parce que leur problème le plus douloureux n'est pas là. Aucune des religieuses qu'a interrogées Catherine Baker n'a cité le « sexe » comme le plus grand sacrifice consenti... mais les **enfants,** ce qui n'est pas du tout la même chose. On dit parfois que les femmes sont au faîte de leur sexualité entre 30 et 40 ans. Or, cet âge est pour les religieuses celui auquel elles souffrent le moins. La plupart avouent en effet que les deux périodes les plus « dures » de leur célibat sont : la première, entre vingt et trente ans, lorsque leurs sœurs (de sang) leur amènent leurs bébés ou leurs jeunes enfants, et la seconde vers la cinquantaine, lorsque tombe le verdict final : elles n'auront jamais plus, elles n'auront jamais eu d'enfant.

### La pauvreté

Il ne sera peut-être plus nécessaire, dans quelques décennies, de faire figurer la pauvreté parmi les vœux : bon nombre de monastères, vœux pieux ou non, tirent déjà le diable par la queue — matériellement parlant. De plus en plus de religieuses travaillent pour de l'argent, quoique cela ne rentre toujours pas dans les mentalités. Notre enquêteuse observe une séparation radicale entre le travail et l'argent dans l'esprit des religieuses. Elles sont toutes étonnées, quand il faut réparer le toit, de trouver dans une caisse les milliers de francs nécessaires, comme si les heures qu'elles avaient passées aux champs ou dans leurs ateliers ne pouvaient se transformer en billets dans un tiroir.

Mais évidemment, cette pauvreté-là n'est pas la plus importante, par rapport à l'essentiel, le renoncement à *avoir:* un monde, une vie, des êtres, des pensées, des objets, une image, un roman *à soi.* Dans les plus modernes seulement des monastères, la mère supérieure a renoncé à contrôler ce qui se trouvait dans les cellules, car la religieuse, « si elle est vraiment pauvre, peut utiliser des objets, même personnels, sans s'y attacher ». Confiance rare aujourd'hui encore, et l'on voit certaines qui, à force de ne rien avoir, collectionnent des bouts de laine sous prétexte que « ça peut toujours servir... » Envie de quelque chose, quelle qu'elle soit, à soi.

## Alors, pourquoi ?

Rien ne pourrait mieux expliquer la démarche contemplative que cette phrase de Proust qui disait : les « quoique » sont souvent des « parce que » déguisés.

Ce sont les mots d'universalité et de liberté qui reviennent le plus souvent dans le livre de Catherine Baker. Les contemplatives se disent libres, quoiqu'elles soient enfermées. Au cœur du monde, quoiqu'elles soient retirées. Avec tous les hommes, quoiqu'elles n'en connaissent aucun.

Mais elles vous diront cela autrement : libres, plus libres que personne, *parce que* « la femme doit plaire à son mari, et réciproquement, mais celui ou celle qui se garde pour Dieu est libre ». Libérées *par* l'obéissance, parce que l'obéissance « décentre de soi ». Libres aussi *parce que* « cette clôture est le signe qu'il y a une liberté supérieure à toute liberté ».

Enfermées *parce qu'*elles ont « éprouvé un besoin d'action universelle » ; que c'est « pour le monde » qu'elles vivent « dans le recueillement ». Et c'est *parce qu'*elles vivent retirées des hommes qu'elles vivent « la plus essentielle solidarité avec tout homme ».

Voilà le plus grand mystère de ces femmes entre elles. Des femmes que Catherine Baker n'a pas forcément cherché à nous faire *comprendre:* mais avec beaucoup d'espièglerie, et plus encore de tendresse, elle nous les fait aimer.

**C. Chaponnière**

**Catherine Baker,** *Les contemplatives, des femmes entre elles,* Stock 2 / Voix de femmes, 1979.

[1] Elle fait référence aux « pratiques » que s'infligeait Marguerite-Marie Alocoque.

[2] Les grilles n'existant, semble-t-il, que dans les couvents de femmes. *Inter cetera,* chapitre de la clôture papale majeure, 25 mars 1956.